CHANTES EN LIESSE.

AMOVR

PARFAICT

CONTENTEMENT:

EN VRAY

AMOVR IMMORTELLE.

Continuation
DES ERREVRS AMOVREVSES,

Auec vn Chant en faueur de quelque excellens Poëtes de ce tems.

1555.

VOEV.

Pour reclamer à mes triſtes langueurs
L'heureuſe fin ſi long tems deſiree,
Et par ma foy ſi fermement iuree,
Tirer pitié des plus fieres rigueurs:
Pour inuoquer aux cruelles fureurs
De la tempeſte à ma mort coniuree,
En ſes deux feuz mon eſtoille adoree,
Calme preſage à mes longues erreurs:
Pour deſcouurir combien de reuerence
I'ay à la rare, ou vnique excellence.
Qui dore, emperle, & enrichit noſtre aage
I'appen, & voue en toute humilité
Ce que ie puis de l'immortalité,
Au ſacrez pieds de ceſte ſaincte image.

A SA DAME.

SVS tous les vices, contre leſquelz i'ay touſiours deſiré de former vne irreconciliable inimitié, ie iugé le larrecin eſtre le plus abominable : & ce d'autant plus, que le reſpect des choſes, ou des perſonnes, le rend grief, & moins digne de pardon : A raiſon dequoy ayant treſcertaine aſſeurance que le ſacrilege (premier entre les miſerables de telle eſpece) ne peut, auec long loiſir, attendre la punition deue à ſon meffait, ie me ſuis ſenti eguillonné de ie ne ſcay quelle nouuelle crainte, ſcachant que ie recelois parmy mes (ou plus, ou moins louables) autres labeurs vne choſe, qui eſtoit entierement voſtre. Ie vous laiſſe penſer, ma Dame, ſi la reuerence, que ie vous porte, excedant la commune affection des affectionnez, comme vous outrepaſſez de grande longueur la perfection des parfaites, ha fait creiſtre la crainte de la peine eſperee par ma faute, qui ne m'euſt iamais abandonné ſi par ceſte ſatisfaction ie n'euſſe cherché grace du tort, que i'amende, vous rendant (pour n'eſtre deure offrant) ceſte continuation de mes Erreurs continues par tant eſtroit commandement de voz ver-

tuz, que ie les estime entierement vostres: veu que tel exercice me seroit peu familier, si l'obiect de voz graces ne me rendoit trop amy de mes passions non escrites à autre fin, que pour tomber en voz mains. Pour donq' ne rien cacher furtiuement, & [retenant ce qui est consacré à si rares accomplissemens] n'acquerir nom de sacrilege, ie vous presente ce peu de vers, qui vous sont, auec mon tout, vouez en celle deuotion, que ie desire l'heur & le contentement vous faire perpetuelle compagnie.

AMOVR IMMORTELLE.

CONTINVATION DES ERREVRS AMOVREVSES.

[·.·]

SONET.

E n'attends point que mon nom lon eſcriue
Au ranc de ceux, qui ont de rameaux verds,
Du blond Phebus les ſcauans frons couuers
Hors du danger de l'oblieuſe riue.
Scæue parmi les doctes bouches viue:
Reſte Romans honnoré par les vers
De Monteni: & chante l'Vniuers
Le riche loz de l'Immortelle Oliue.
Vueille Apollon du double mõt deſcendre,
Pour rendre grace à ceſt autre Terpandre,
Qui renouuelle & l'vne & l'aultre lyre.
Mais moy, ſcez tu à quoy, Dame, i'aſpire?
C'eſt ſouz eſpoir de piteuſe te rendre,
Que ſeulement mes plains tu daigne lire.

SONET.

Du chef, image à la beauté diuine,
L'or blond filé par main non imitable,
Eſt aux cheueux du beau Phebus ſemblable
Quand du Toreau ce monde il illumine.
Le blanc pour lait, qui en rõd ſe termine,
Au front poli haultement venerable,
Semble Phebé, monſtrant ſa face amable,
A ſon dormeur, ſeraine & argentine:
Les deux Zaphirs penetrammẽt luiſans
Semblent, & ſont, deux Aſtres conduiſans
L'eſprit d'Amour, ou leur raiz ſe reſpandẽt:
Et la vertu, qui gouuerne & decore
Ce ciel mortel, c'eſt le ſaint, que i'adore,
A qui mes veuz deuotement ſe rendent.

SONET.

Fuſt il ſeigneur, de l'abondante Corne,
Fuſt il encor ceint du ceſte amoureux,
Et fuſt il n'ay ſouz aſpect plus heureux,
Que ne te fut, Cæſar, ton Capricorne.
Fuſt il plus beau, que l'Aſtre d'or qui torne
Sus ſon laurier touſiours l'œil radieux:
Ou plus vaillant que le Dieu furieux,

Qui de ſon feu le cinqieſme Ciel orne:
Si ne peut il (dit celle qui ſe vange
D'autruy ſus moy) faire que ie me range,
Deſſous le ioug de l'Amoureux triomphe:
La loy d'honneur par les humains gardee
Eſt en mon cueur ſi fermement fondee,
Qu'il fault qu'honneur de ſon amour triomphe.

SONET.

Quand de beauté ie vy la porte ornee,
De mainte perle, vnie, orientale,
Pour contre luſtre en portion egale
Mignonnement au iayet cordonnee:
O couleur blanche ennemie fatale
Du noir, couleur à fermeté donnee,
Sois pour ce coup (ce di-ie) blaſonnee,
Pour liberté, & non pour foy loyale.
Comme aiſement tu reçois toute forme
D'autre couleur: tout ainſi tranſforme
Ma dame, libre en toute affection.
Comme le noir, eſt ferme en ſa teinture,
Auſsi en moy eternellement dure
La trop cruelle & triſte paſsion.

SONET.

Des yeux, auſquelz ainſi, qu'en vn Trophee,
L'arc, & les traitz d'amour ſont amaſſez
Des cheueux d'or, creſpes, & enlacez
D'vne coiffure en fin or eſtofee.
Et de la main, qui rendoit eſchaufee
La volunté des fiers cueurs englacez,
Et des doux mots doucement prononcez
Fut deſſus moy victoire triumphee.
O de beauté celeſte ſimulacre,
Riche tornement, & pompe de nature,
Des raiz diuins lumiere gracieuſe.
Doit ta victoire eſtre plus glorieuſe,
Pour tant de pleurs, fruit de ma peine dure,
Qu'inceſſamment en ton nom ie conſacre.

CHANT.

Puis que ie voy, que mes afflictions
Sont au plus hault degré de leur effort,
Et que le ciel coniuré à ma mort
A tout malheur me guide,
Regrets, ſouſpirs, plains, pleurs, & paſſions
Ie vous laſche la bride.

Ie n'ay eſpoir que mon cry entendu
Puiſſe adoucir la fiere cruauté
De ma deeſſe, & dame de beauté,
Mais ce mal me conſole,
Que c'eſt bien peu, m'eſtant deſia perdu,
De perdre ma parolle.
Ie ſens couler & les iours, & les nuitz,
Mais non l'effort de l'ardeur s'appaiſer
De mes ſouſpirs, ou la mer s'eſpuiſer
De larmes, que ie pleure,
Car le penſer, ſubiect de mes ennuitz
Touſiours en moy demeure.
Le trait par vous, o mes yeux, fut receu
Lequel bleſſa mon cueur ſi durement,
Quand attirez d'vn vain contentement,
Luy fiſtes ouuerture?
Las, ſi par vous, mal cauts, ie feuz deceu,
Vous en payez l'vſure..
Eſpoir trompeur, inutile ſecours
Que ie voulu à mes trauaux choiſir
Songe illuſif, vmbre de mon deſir,
Ta promeſſe faillie,
Ne ma laiſſé du fruit de mes diſcours,
Que la melancolie.
Ie ne tien point pour comble de malheur
(Car ie me ſuis au dueil tant dedié,

Que i'ay mon bien, & moymeſme oublié)
Que triſte il me fault viure:
Mais ie me plain, que l'amere douleur
A la mort ne me liure.
Mourir ne puy, helas, & ne vy point,
Si fay: ie vy, miſerable, d'autant,
Que la douleur, qui me va combatant,
Aux pleins, aux pleurs me meine:
Et n'ay de vie au plaiſir vn ſeul poinct,
Viuant tout à la peine.
Quand ie naſquy l'aſtre de mon deſtin
Tout incliné à cruelle impirié,
M'eſlongna tant des aſpects d'amitie,
Que ie me hay moymeſme.
Ah, ie cognoy (mais trop tard) quelle fin
Prend qui vainement ayme.
Laiſſe moy ſeul en ce lieu tormenter,
Chanſon, non, mais complainte:
Car tu ne fais que le dueil augmenter,
Dont mon ame eſt attainte.

SONET.

Ie voy chacun preparé en delices,
Pour ce iour gras ſacrer au dieu yurongne
(Duquel Venus, poſsible, ne s'eſlongne)

Et luy dreſſer autel,& ſacrifice.
Tu ne fais point, ô peuple, en vain ſeruice
A ce Dieu cy: car aſſez bien teſmoigne
Ceſte fureur, ioyeuſe, qui t'empoigne,
Que tu l'as eu agreable & propice.
Tu vas monſtrant en publique euidence
(Soit bien, ſoit mal) en ieux, feſtins, & dance,
Combien tu es plein de gaye allegreſſe,
Et ie vois ſeul auecques ma penſee,
Et les ſouſpirs de mon ame offenſee,
Paiſſant mon cueur d'vne amere deſtreſſe.

SONET.

Le fil des ans, la diſtance lointaine
Par tant d'eſpace entre nous meſuree:
Ny la douleur de la peine enduree
Cruellement à mon cueur inhumaine:
Ny ſa rigueur, tant fierement haultaine,
Que l'eſperance en eſt deſeſperee,
Rendront en rien mon amour empiree,
Mon cueur fragile, ou ma foy incertaine.
Ny tems, ny lieu, douleur, ny cruauté,
Ny deſeſpoir, feront que ſa beauté
Eternizee en moy plus ne m'enchante:
Ou que touſiours, de la Magicienne

Qui d'vn trait dœil fit ma liberté ſienne,
Mille grandeurs, l'adorant, ie ne chante.

SONET.

Bien que fortune en hault degré te range
Deſſus ſa roue, & combien que Nature
Pour t'embellir ſus toute creature,
Te face luire en ceſte beauté d'Ange:
Si ne dois tu deſpriſer la louange,
Que tu reçois de moy: car l'eſcripture
Plus que beauté mortelle, beaucoup dure:
L'eſcrit demeure, & fortune ſe change.
Croy que vieilleſſe en fin arriuera,
Laquelle, ou bien la mort, te priuera
De ces doux traitz dont mon cœur tu alumes.
Mais ſoient les cœurs amans reduitz en cendre,
Si ſe feront encor par tout entendre,
Les beaux eſcriz des amoureuſes plumes.

SONET.

Du cercle quart la lampe radieuſe,
Aux Antictons l'autre iour finiſſoit,

Et ſon amant endormy delaiſſoit,
Du premier ciel la nocturne amoureuſe.
Pour repoſer la douleur ennuyeuſe,
Et le trauail, qui trop fort me preſſoit,
Tacitement le ſomne en moy gliſſoit,
Et me plongeoit dens la riue obliueuſe.
Quand Morpheus par la porte d'yuoire
Faiſoit reuoir à ma triſte memoire,
Plains, pleurs, trauaux, ennuyz, ſouſpirs ſoucy.
Et me ſembloit qu'en larmoyant viſage,
Courant apres voſtre fuyante ymage,
Ie criois, dame, helas mort, ou mercy.

SONET.

Amour prenant pour ſa mere ma dame,
Bon iour, dit il, bon iour, mere Cypris,
Elle voyant qu'il ſe trompe, ha ſurpris
L'arc, & les traitz, dont les cueurs il entame.
Eſprouuer veux, dit elle, quelle flamme
Ce petit traitre eſmeut dens les eſprits
L'arc elle enfonce, & pour ſon but m'a pris,
Deſcochant droit au centre de mon ame.
Voy quel pouuoir elle eut à deſcocher
Elle contraint mon deſir d'approcher

Vn poinct, lequel la Loy ne peult permettre.
Inique loy, que ne te puy-ie enfraindre?
Ou [ne pouuant l'heureuſe fin attaindre]
Que ne me puy-ie en liberté remettre?

CHANSON.

Cauerneuſe montaigne,
Eſpais, ombrageux bois,
Verdoyante campagne,
Qui ſouuent plaindre m'ois
D'vne ardeur violente,
En voix piteuſe & lente.
T'ay ie veu ſemer,
Le dueil qui accompaigne,
Mon ennuy trop amer?
Ma ioye fugitime
S'en vole, & à pas lent
En la ſuyuant i'arriue
Ou l'effort violent
Des paſſions extremes,
Me fait dire en moy meſmes,
En ſouſpirant
Fault il, Ciel, que ie viue
Si long temps en mourant?
Alors que ie decelle

La douleur que ie ſens,
Echo en voix pareille
Reſpond à mes accens,
Si ie me deſconforte
Des douleurs, que ie porte,
Plaindre ie l'oy,
Et ſemble qu'elle appelle
La mort, ainſi que moy.
Du grief mal, que i'endure
En pleurs ie voy fondant
Quand doucement murmure
Vn ruiſſeau deſcendant
Qui de ce mont s'aſſemble,
Tellement qu'il me ſemble
Voyant ces eaux,
Que ceſte roche dure
Va pleurant mes trauaux.
Ah, complainctes piteuſes,
Allegez le ſoucy,
Des paſſions honteuſes,
Qui me tiennent icy,
Ou nul eſt, qui me fache,
Fors qu'alors, que ie laſche,
Souſpirs trenchans,
Les deux ſœurs deſpiteuſes
Me plaignent en leurs chans.

Ie plain, pleure,& ſouſpire,
Mais,las,trop vainement:
Car mon tourment empire,
Au lieu d'allegement,
Au ſon de ma priere,
La cruelle en arriere
Fuir ie voy,
Pour rendre mon martire
Sans fin,comme ma foy.
Quelle nuee obſcure
Me cache mon Soleil?
Quelle fiere auanture
L'eſlongne de mon œil?
Ah,ma doulce lumiere,
D'eſclairer couſtumiere
Les triſtes nuiz:
La mort,ſi ce tems dure,
Finira mes ennuiz.
Auec moy,chanſon rude,
En ceſte ſolitude
Amerement,
Pleure l'ingratitude,
Qui me tient en tourment.

SONET.

De quelle Idee ay ie peu retirer,

Le hault deſſein de ma conception?
Comme s'eſt peu toute perfection,
En vn portrait ſi viuement tirer?
Comme peux tu, beauté, me martirer,
Et eſmouuoir ſi forte affection?
Mais comme puy ie, eſtrange paſion,
De ta froideur ſi grand feu attirer?
Ah, vain Amour, qu'oſes tu eſperer?
Pourray ie aſſez chaudement ſouſpirer
Pour faire ardoir ceſte marbrine image?
Ainſi perdoit, & ſouſpirs, & parole,
Pigmalion, faiſant à ſon Idole
Trop vainement le miſerable, hommage.

SONET.

La paſion en moy n'eſt amortie,
Bien que ie monſtre aſſez face ioyeuſe:
Car par l'effort d'efficace amoureuſe,
Mon ame eſt toute en Amour conuertie:
Bien qu'en mõ œil, moins diſcrette partie
Du corps aymant eſt la plus curieuſe,
Ne ſoit la ſource aux larmes copieuſe,
La douleur n'eſt hors de mon cueur ſortie.
L'ame aux penſers paſionnans s'emploie,
Tirant du dueil par couſtume vne ioye,

Tant elle s'eſt en l'amour transformee.
Et la douleur m'eſt tant accouſtumee,
Que l'œil n'en peult aucune larme rendre
Puis, quelle humeur ſortiroit d'vne cendre?

SEXTINE.

Lors que Phebus ſue le long du iour
Ie me trauaille en tourmens & ennuictz
Et ſoubz Phebé les languiſſantes nuitz
Ne me ſont rien qu'vn penible ſeiour
Ainſi touſiours pour l'amour de la belle
Ie voy mourant en douleur eternelle.
Bien doy, ie, helas en memoire eternelle,
Me ſouuenir & de l'heure & du iour,
Que ie fuz pris aux beaux yeux de la belle
Car onques puis ie n'ay reçeu qu'ennuiz,
Qui m'ont priué du plaiſir & ſeiour
Des plaiſans iours, & repoſantes nuits.
Heureux amans, vous ſouhaitez les nuictz,
A uoir duree obſcure & eternelle,
Pour prolonger voſtre amoureux ſeiour
Et à moy ſeul ſi rien plait plait le iour
Pour eſperer apres mes longs ennuitz
Nourrir mes yeux aux beautez de la belle.
Mais rencontrant les ſoleilz de la belle,

Tout esbloui aux tenebreuſes nuictz
De mes trauaux ie r'entre, & aux ennuiz
De ma penſee en ſon cours eternelle:
Laquelle fait tout moment, nuit, & iour,
Dans les diſcours de mon eſprit ſeiour.
Làs, ie ne puis trouuer lieu de ſeiour,
Tant i'ay de maux pour tes cruautez belle:
Car, ſi ie bruſle, & ars le long du iour,
Ie me diſſoul en pleurs toutes les nuictz
Te voyant viure en rigueur eternelle
Pour me tuer en eternelz ennuitz,
Inconſolable, ô Ame, en tes ennuiz,
Qui veux ſortir de ce mortel ſeiour,
Pour t'en voler en la vie eternelle,
Peux tu languir pour vne autre plus belle?
Eſpere encor, eſpere: car ces nuits
S'eſclarciront de quelque plaiſant iour.
Mais haſte toy, ô iour, que mes ennuiz
Prendront ſeiour aux faueurs de la belle:
Change l'obſcur de mes dolentes nuits
En la clarté d'vne ioye eternelle.

SONET.

En adorant & ſa beauté celeſte,
Et ſa vertu des graces preſidente,

L'affection en mon cueur reſidente,
Ie luy rendoy' clerement manifeſte:
Quand l'importun, l'importun qui moleſte
Tout mon deſſein par parole mordente,
Vint entre deux [o malice euidente]
Pour m'empeſcher de ne dire le reſte.
Ainſi void on l'oiſeau qui de ſon nom
Redouble vn mot cent fois en meſme ton,
Lors que Phebus des iumeaux s'accõpagne:
Doubler ſa voix, oyant que Philomene
[O l'enuieux] ſi douce noiſe mene,
Se complaingnant auecques ſa compagne.

SONET.

Celle qui fut chef d'œuure de Nature,
Pour n'eſtre point à quelque autre ſeconde,
Eſtoit rauie en penſee profonde,
Penſant, poſsible, à ma peine trop dure:
Lors que, tranſi du grãd mal que i'endure
Pour l'aſpect fier de mon eſtoile blonde,
Ie vy vnir les beautez de ce monde
Au trait parfait en ſa lineature:
Ie vy au feu deux ſoleilz ardens
Bien cent Amours, qui s'eſgaioient dedens

Les beaux cheueux, rayons d'or de Madame,
Ie vy, heureux, ma fatalle planette
(Grand mercy œil piteuſement honneſte)
S'allumer toute en amoureuſe flamme,

SONET.

Pourray ie bien ſans toy, ma chere guide
Monſtrer ce iour face ſeraine & claire?
Mon œil qui luit ſeulement pour te plaire
Pourra il bien eſtre de pluye vuide?
Si le doux feu de tes rais ne me guide,
Ie ſuis certain meſme ruine faire,
Que fit iadis le ieune temeraire,
Qui aux cheuaux ardens mal tint la bride.
Ainſi Phebus dolent ſe print à dire,
Ne voyant point l'eſtoille blonde luire,
Qui le conduit puis adiouſta encore
Vieillard Titon, debout l'heure eſt venue,
Ah, n'ha tu pas aſſez long temps tenue,
Entre tes bras ialoux ma blanche Aurore?

SONET.

Heureux iumeaux qui ce moys receuez
De l'œil doré du ciel l'embraſſement

Et qui par doux eſtroit embraſſement,
Mille plaiſirs enſemble conceuez:
Fueilles, & fleurs, à foiſon vous pleuuez
Pour teſmoigner voſtre eſiouiſſement
Lors que mon cœur ſe conſumme en torment
Et mes yeux ſont de leur pluye, lauez.
Pourriez vous bien, doulx ſigne d'amitié,
Tant influer d'amoureuſe pitié
Deſſus le tronc de ma peine cruelle?
Que comme en verd le tems ſe renouuelle
Dont Pomona fertile eſpoir apporte,
Se reuerdit mon eſperance morte?

SONET.

Ia commençoyent les vilains de Lycie
D'importuner la mere de la Lune,
Quand ie trouuay, pas heureuſe fortune,
Celle, de qui ſeule ie me ſoucie.
Lors ma douleur ſera, dy ie, adoucie
Quand tu croiras (ſois fiere ou opportune)
Qu'autre que toy n'ha ſur moy force aucune
Ie le croy bien, dit elle, & t'en mercie,
Tant fut ma langue en douleur deſliee,
Ma face en dueil tant melancoliee,
Que i'incitay ma deeſſe à pitié,

Et tant ſera loyalle ma conſtance,
Que (ſi lon prend d'vn preſage aſſeurance)
Ie pourray bien l'enflamer d'amitié.

CHANSON.

Le long ſouffrir de mes morts languiſſantes
Eſtaingnoit ia la lampe de ma vie:
Et la peine ſuyuie,
Les mois, les iours, & les heures gliſſantes,
Se preſentoyent à ma triſte penſee,
Quand, mon ame offenſee,
Pouſant du cœur vn ſouſpir, me fit dire,
Ie te deffie, Amour: car le martire,
A t'outrager me force.
Il fault, cruel, ou qu'à preſent ie meure,
Ou qu'en ta fin ie me donne allegeance:
Ce diſant, ie m'auance,
Comme vn craintif, que deſeſpoir aſſeure,
Et qui ne void ſon ſalut qu'à combatre:
Allors, ie veux rabattre
(Me dit Amour ſouriant) ta furie,
Suy moy, & croy, que ie feray renaiſtre,
Si tu me veux pour ton ſeigneur congnoiſtre
L'eſperance perie.
Ainſi vaincu à ſa ſeule promeſſe,

Ie commençay, en mourant de reuiure,
Et me mis à le ſuyure,
Voicy ſoudain apparoir ma deeſſe,
Ayant au ſein le ceſton: & les graces
Chantoyent, les efficaces
De la vertu treſſaintement ſemee,
Auec beauté mortellement diuine,
Font ceſte cy trop ſuffiſamment digne,
D'eſtre des Cieux aymee.
Lors eſperdu comme celuy qui ſonge
Et qui ne peut raſſeurer ſa memoire,
Mais, douteux qu'il doit croire,
Reſte confuz entre vray, & menſonge,
I'auoy la bouche ouuerte, & l'œil humide,
Comment, me dit ma guide,
Qui d'vn vif trait le cœur me vint atteindre,
Ne veux tu point deſcouurir ta bleſſure?
Vn ſi doux mal, helas (dy ie) i'endure,
Que ie ne me puis plaindre.
En fin la peur me donna hardieſſe,
Ie dy la peur de la douleur future,
Et de la peine dure,
[Ah ſouuenir] qui me tint en triſteſſe,
Il fault pour mon mourir (penſay ie] encore
Que ceſte que i'adore,
Cognoiſſe au vray ſi ie l'ay oubliee,

Et ſamitié en mon cœur fait demeure,
Lors fut ainſi en voix baſſe, & mal ſeure,
Ma langue deſliee.
O, de vertu ſaintement reueree,
Et de beauté vniquement louable,
Exemplaire admirable,
Rare faueur qui du Ciel empiree,
Pour enrichir ce monde es deſcendue,
Ne me ſoit deffendue,
La liberté de ma volunté ſerue.
Congnoys, & croy, que tout tien ie veux eſtre,
Et ſans deſdain, vueilles au moins permettre,
Que ie t'adore, & ſerue.
Si tu congnois que ta vertu me meine
A t'eſtre tant deuot enclin, ie penſe,
Que telle recompenſe,
Satisfera richement à ma peine
De pitié chaſte alors madame eſpriſe,
Me reſpondit, ie priſe,
L'affection de ton vouloir honneſte
Encor n'eſtoit ſa parole finie
Qu'elle acorda par diuine harmonie
Sa voix à l'eſpinette.
Amour du font de deux coutaux d'albaſtre
Ouit chanter les pompes de ſa gloire,

Et en deux mains d'yuoire,
Vid les neuf ſœurs, & Minerue, ſ'esbatre,
Pour mille acords diuers enſemble ioindre.
Quand ie me ſenty poindre,
Si doucement d'vne ioye incongnue,
Que ie trouuay tellement effacee
La triſte ymaige à ma douleur paſſee,
Qu'onque puis ne l'ay veue.
Si (ma chanſon) tu rencontres la belle,
Preſente toy à elle,
Diſant, de vous (ô Dame) ne ſ'eſloigne
Le ſouuenir de celuy, qui m'ha faite,
De qui l'amour immortelle, & parfaite,
Le long ſeruir teſmoigne.

SONET.

Qui void [Phebus ſus le Toreau monté]
Le blanc, l'azur, le verd, dont flora dore,
Les prez herbuz, peult penſer voir encore,
Le gay printems de ſa douce beauté.
Nombrant les raiz, deſquelz au tems d'eſté
Diuerſement l'arc au ciel ſe colore,
L'infinité des graces, que i'adore,
Il peult nombrer en vn conte arreſté.
Et qui pourra les atomes comprendre

Du grand eſpace, auquel lon void eſtendre,
De l'œil du Ciel la lumineuſe flamme.
Celuy, poſsible, auſsi pourra cognoiſtre,
Dedens mon cueur combien grande peult eſtre,
L'affection, que ie porte à ma Dame.

FAVORITE.

Les triſtes ſoeurs me vouloyent mettre au nombre,
De ceux, auſquelz elle trenchent la toille
Et n'eſtoit plus qu'errãte, & nocturne ombre.
Ie ne voyois ciel, ſoleil, ny eſtoille,
Vagant en nef, ſus mer fiere & profonde,
Sans auiron, antemne, mat, ou voile.
Ah, m'eſcriay ie, apres lõgs pleurs, ah mõde
Seras tu tant de toute pitié vuide,
Que, ſans ſecours, ie periſſe en ceſte onde?
Voicy, faueur du ciel, comme ie cuide,
Parmy l'effort de la dure tempeſte
Surgir de loing le phanre, qui me guide:
Voicy encor le ſainct Herme, qui preſte
Eſpoir certain de fortune bonace,
Qui deſſus moy, ſes doux flambeaux arreſte:
Soudain la pluye, & les vents, & la glace,

Horrible esbat de ma nuit trop obſcure
Font au ſerain du gracieux iour place,
D'ondes ou flots, la grand faueur ne dure,
Par qui ma nef puiſſe eſtre reiettee
Au ſein cruel de quelque roche dure.
Toute nuee au loing ſ'eſt eſcartee,
Orion fuit, fier & pluuieux ſigne,
Lequel auoit la tourmente excitee,
O, de mon iour douce clarté benigne
De treſſaint feu, ſainctement allumee,
De luire au ciel, immortellement digne.
Reſte pluſtoſt ſans voix la renommee
Et pluſtot ſouffre vne eternelle eclipſe,
La lampe d'or au quart cercle allumee.
Faille pluſtot à ſon nocturne office
La blanche fille à celle, que Lycie
Irrita trop par ingrat malefice:
Et pluſtot ſoit toute eſtoille obſcurcie
Voir puiſſe lon ſans aucune contrainte,
Que d'vn contraire vn autre ſ'aſſocie.
Auant qu'on voye eſtre ta flame ſainte,
Et la vertu de ta lumiere clere,
En autre corps plus viuement emprainte.
Puis que ton iour ſi luiſamment m'eſclaire
Que ſans dangier, ou crainćte de naufrage,
Ie puis par tout ſeurement voile faire.

La peur, qui fit à mon triſte viſage,
Le teint mourant, maintenant ſe retire,
Pour d'aſſeurance emparer mon courage.
Ie voy le Ciel benignement me rire:
Ie voy Flora, qui doucement ſe ioue,
En ſon printemps des ſouſpirs de Zephire.
Ie voy le poinct de la fatale roue,
Qui me promet tout bien, ie voy encore,
Comme fortune, au poinct de l'heur la cloue
Ie voy, apres ſi noire nuit, l'Aurore,
Qui pour ce iour plus gracieux me luire,
Son front ſerain de mille beautez dore.
Ie voy l'effort, qui taſchoit de me nuire,
Las, & vaincu, & ma puiſſance viue,
Pour à bon port mon voyage conduire.
Ie voy, ie voy heureux, la ferme riue
Ou, pour cueillir le fruit de mon attente,
Et repoſer mes longs trauaux, i'arriue.
Ie voy, & ceſt le poinct qui me contente,
Lame, qui fut à ce mien corps rauie,
Tourner à moy, & ſe monſtrer contente,
Que d'elle i'aye & la mort, & la vie.

SONET.

Le demy luſtre eſt deſia reuolu,

Et l'oeil du Ciel ha ſa veue tournee
A l'oppoſite & contraire iournee,
Que ie fu tout à liberté tollu.
Or ſuy ie tant à t'aymer reſolu,
Que fil du temps, cours du Ciel, laps d'année,
N'eſlargiront mon ame empriſonnee,
Comme le filz de Venus l'ha voulu.
Auſsi en moy ceſte affection dure
Si fermement, par tes cheueux i'en iure,
Deſquelz tu tiens ma liberté liee.
Qu'à te ſeruir ma vie eſt dediee:
Et mon eſprit en t'adorant, O Dame,
Sacrifié en l'amoureuſe flame.

SONET.

Du tiers, leger, chaud, humide Element
En mouuement furieux concité,
N'eſt, ſans raiſon, ce grand vent excité,
Qui tant ſ'eſlieue, & tant eſt vehement.
Car luy, faſché de ton eſlongnement
Pour ſe monſtrer comme moy irité,
Souſpire ainſi entour ceſte Cité,
En exalant, comme moy ſon tourment.
Reuiens, ſoleil, ſoleil qui de ta flame
Fais eſprouuer doucement à mon ame,

Au mol Automne vn treſardent eſté.
Reuien ſoleil: & que l'air obſcurci
Si longuement puiſsions voir eſclarci
Au blanc ſerain de ta gaye beauté.

SONET.

O fort deſir, par qui la longue plainte
Et les ennuiz imprimerent ſi fort
En moy l'image au triſte deſconfort,
Que ie ſenty quaſi ma vie eſtainte?
O foible eſpoir, qui de la froide craincte
As ſouſtenu tant impiteux effort,
Qu'on m'en ha veu des couleurs de la mort
Piteuſement auoir la face peinte?
Enfans iumeaux de l'enfant de Cypris,
Qui les premiers oſates mettre à pris
Ma liberté, ſeule richeſſe humaine:
Croiſſez, croiſſez, ſus le ſeur fondement
Du paradis de mon contentement,
Auquel, heureux, ma loyauté me meine.

SONET.

L'obiect ſacré de ſa vertu m'incline
A m'eſlongner du peuple ambitieux,

Et embraſſer la vertu, d'vn des cieux,
Pour n'eſtre point de l'adorer indigne.
Et ſa beauté, ou Nature diuine
Pour l'accomplir mit le plus de ſon mieux,
Preſte à Amour les traitz, traitz de ſes yeux,
Deſquelz armé dens mon cœur il domine.
Puis le danger, ennemy de la fame,
La froide peur fait combatre à ma flame,
Dont i'ars, & igele, & maintes mors i'endure.
O vertu viue, amour fort, peine dure,
Deuez vous pas ma deeſſe contraindre,
A me louer, à m'aymer, & me plaindre?

SONET.

Luth, ſeur teſmoing, & fidele confort
De mes ſouſpirs, & trauaux languiſſans,
De qui ſouuent les accords rauiſſans
M'ont fait ſouffrir en mourant double mort.
Tu as long temps auec moy plaint le tort
Des deux doux yeux, ſoleils esblouiſſans,
Qui d'eſclarer mes tenebres puiſſans,
Me refuſoyent le fruit de leur effort.
Va, bien heureux, & ſi ces blanches mains,
Et ſi ces bras celeſtement humains
Te daignent tant honorer de te prendre.

Soient en tes ſons ſi doucement deduiz
Les couſtumiers acords de mes ennuiz,
Que mon amour elle puiſſe comprendre.

SONET.

Luth, qui vn tems pour deſaigrir ma peine
M'acompaignois en ce lieu ſolitaire:
Luth, doux ſoulas fidele ſecretaire
De la douleur, dont mon ame eſtoit pleine:
Combien de fois ay ie ouy Philomene
Pour eſcouter tes ſons mourant ſe taire?
Puis tout ſoudain tes regretz contrefaire
Aux deux accents du grief dueil, qu'elle meine?
Tu fuz l'organe à mes plaints douloureux,
Et maintenant, que tu ſers bien heureux
D'honneſte esbat à ces deux mains d'yuoire
Sers moy d'eſpie', au moins ſache s'il reſte
Dens l'eſtomach, ton riche apuy, celeſte
Quelque de moy ſouſpirante memoire.

SONET.

L'aube de fleurs, & roſes coloree
Tire apres ſoy les cheueux radieux,

Pour te guider iuſque au labeur fameux,
De la cité par Plancus reſtauree.
Va donc, O va, ma lumiere adoree:
En ta faueur l'air obſcur pluuieux
S'eſt eſclarci:ce lent fleuue eſcumeux
T'ha deſcouuert ſon areine doree.
A l'arriuer de tes douces beautez
S'effaceront cent, & cent raritez,
De dames non, mais bien de mortelz Anges.
Ce grand Poëte auſsi ne ſ'en taira,
Qui doctement ſus ſon luth chantera
Vn chant diuin de tes hautes louanges.

SONET.

Blond cheueux d'or plus fin & delié,
Qu'autre qu'en chef mortel nature cree,
Aſſez le noeud, poſsible trop, m'aggree,
Dont tu me tiens eſtroitement lié.
Mon oeil, iadis tant melancolié,
Heureuſement à te voir ſe recree:
Nais, deſrobant vne choſe ſacree,
Auray ie point mon deuoir oublié?
Tacitement l'exemple me moleſte
Du caut larron, ſacrilege celeſte,
Qui du ſaint rapt ſourffe punition.

Auſsi ſans ceſſe en viue affection
Clouee au mont des vertuz, que i'adore,
Vn long penſer tout mon eſpoir deuore.

SONET.

Mal me guida, las, la ſage Deeſſe
Du ſacré chef du Dieu faudroyant nee
Lors que l'entree au ciel me fut donnee,
Ayant en main ſa verge larronneſſe.
Ah feu diuin: ah gendre mortel, eſt ce
La recompenſe à ma peine ordonnee?
Ah deité à ſaouler adonnee,
Ta volunté cruelle vengereſſe.
Dequoy ſe ſent le ſoleil empiré,
Si vn rayon des ſiens i'ay retiré?
Cruelle, inique, auare de ta grace.
Ainſi ſe plaint languiſſant, & lamente
En grief tourment, en fureur vehemente,
Du vieil Iapet l'audacieuſe race.

SONET.

Fuſt entre nous celle ſimplicité
Qu'à deuoré la faux iniurieuſe,
Qui rendoit moins de ſoupſon curieuſe,

La venerable,& bonne antiquité
Ie t'auroy ià en mille vers chanté:
Voire tiré de la riue oublieuſe
[Faiſant de toy la Delie enuieuſe]
Ton nom de grace,& ton nom de beauté.
Ie Voy ce reſueur saturne à louer chiche,
Mais à blaſmer liberalement riche,
Tout retrograde en expoſition:
Qui,par aſpect de maligne influence,
Me fait couler ſouz le muet ſilence
Et ta louenge,& mon affection.

SONET.

Ah,œil begnin,lampegeante lumiere
En mes erreurs longues erreurs,ſuyuie,
Qui faiz ardoir la torche de ma vie
De t'adorer en brulant couſtumiere:
Te priues tu de la doulceur premiere,
Par qui fut l'ame à mon ame rauie?
Las,voy le tort que la mordente enuie,
Fait à ma foy: foy conſtamment entiere.
Veuilles encor preſter,quand ta rigueur
Aura oſté la vie au mien,tien,cueur,
A mon ſepulchre vn raiz de la clarté:
Ou tu pourras,& ne ſoit ſans pleurs, lire:

Mourant ceſtuy, qui mort encor ſouſpire,
moururent foy, amour, & fermeté.

SONET.

Mon eſperance eſtoit deſia montee
[Bien qu'elle fuſt & trauaillee, & laſſe]
Iuſques au Ciel de ta diuine grace,
Mercy de l'æſle au deſir empruntee:
Quand, te voyant doucement irritee
En fier deſdain de ta benigne face,
Mon chaud deſir fut tranſmué en glace,
Et l'eſperance en bas precipitee.
Ah incredule, ingrate, inexorable,
Que deſeſpoir fait en moy ſon office:
quand tu m'auras ſouz terre fait deſcẽdre,
Puiſſe tu faire à mon ombreuſe cendre,
De tes regretz eternel ſacrifice.

CHANSON.

L'aurore au plus bel orient,
Qui ſoit en tout le Globe rond,
Deſcouure vn viſage riant,
Emperlant ſon humide front,
Et fait au plus hautain des Cieux

Clorre ſes eſtincellans yeux:
I'ay ouy le chant en roué
De la Tourtre,& ſon doux conſort,
Qui ont l'vn à lautre voué
La foy durable apres la mort.
Le ſep reuerdit ſes amours,
Laçant l'ormeau en mille tours.
Pres de Flora zephire plaint
En doux & gracieux ſouſpirs.
L'antique mere ſe depeint,
De Rubiz,Perles,& Saphirs
Ià Philomene ha commencé
De plaindre l'honneur offenſe.
Du ciel lumineux flambeau
Loing du Mouton d'or eſcarté,
Les blanches cornes du Toreau
Va enflamant de ſa clarté.
Et l'air auec ſes douces pleurs
Reſuſcite les mortes fleurs.
Si toutesfois l'autre ſoleil,
Qui iuſques dens mon ame luit,
Ne ſe preſente à mon œil,
Tout iour m'eſt tenebreuſe nuit:
Luy ſeul,cauſe de mes trauaux,
Peult finir l'yuer de mes maux.
Ie ne iuge rien eſtre beau,

Pour pouuoir mon cueur contenter
De ce, que couure le manteau
Du grand pere de Iupiter,
Que l'vnique perfection,
Qui nourrit mon affection.
Lors que l'enuie, & le ſoubſon,
Ennemiz de ma loyauté,
Auec la ialouſe friſſon,
Ont dens mon eſprit tempeſté:
Et que le triſte amer eſmoy
M'eſlongne moymeſme de moy.
Lon pourroit en ma face voir
Vn air obſcur, & pluuieux:
Et entour mon cueur s'eſmouuoir
Vn cruel vent impetueux,
Qui ſouſpirant inceſſamment,
Ne peult exaler mon tourment.
Onques le froid venin mortel
Ne ſembla bruuage plus doux
Au cueur, que l'impiteux martel
Ronge en deſeſperé courroux
Qu'au mien, lors qu'amour ſe repait
De l'aſpre guerre, qu'il luy fait.
Mais quand mon beau Soleil depart
deſſus moy ſes rayons dorez,
Les cieux courbez de toute part

En ſemblent eſtre enamourez
Et vont d'vn œil vif & ardant
L'honneur de ça bas regardant.
L'ardeur conſumant moelle, & os,
Le noir deuil, le pale ſouci,
Auec le penſer ſans repos
En mes tenebres obſcurci,
Et le languiſſant ſouſpirer
Me laiſſent alors reſpirer.
L'image du contentement
Dens mon eſprit reuient gliſſant:
Et l'eſpoir [doux enfantement
Du deſir) renait verdiſſant:
M'arroſant iuſque au fond du cueur
La douce amoureuſe liqueur.
Là captif longuement enclos,
Loing de toute clarté de iour
N'ha plus de ioye, eſtant deſclos
Du cruel tenebreux ſeiour,
Que i'ay quand, oleil mien, tu luiz
Contre l'obſcur de mes ennuiz.
Phebus ſes cheuaux gallopant
par les courbes lices d'enhault,
Sa blanche lumiere reſpant
En l'air, ores froid, ores chaud:
Et aux eſclairs de tes regards,

O Soleil mien, ie gele, & ars.
Quand Phebus va enuelopant
Au ſein de Teſis ſa clarté,
Par deſſus la terre s'eſpand
La grande humide obſcurité,
Las, ne te voyant, soleil mien,
Ie fonds en pleurs, & ne voy rien.
Vueilles, soleil mien gracieux,
L'eſprit tenebreux ſerener,
Que le long trauail ſoucieux
Peu à peu, cuide ruiner:
Et me fais voir en meſme tems
Le doux eſpoir de deux printems.
Va là, ou ta ſœur, ma chanſon,
Eſt touchee de meilleur ſon.

SONET.

En ta priſon [bien heureux gan] conſeru
La docte main, la main blanche & polie:
Main, qui pourroit endoctriner Talie,
Voire venger Aracné de Minerue:
Main, qui ſouz ſoy tient ma liberté ſerue,
En vn deſir d'eſpoir enſeuelie:
Main, qui mon cueur tant eſtroitement lie
Qu'il fault qu'il meure, ou que touſiours il

ſerue.
Tu ſers, heureux, de trouſſe bien heureuſe,
Couurant la main ſus moy victorieuſe,
Qui s'allongit en amoureuſes fleſches:
Fleches ſi droit contre moy deſcochees,
Qu'elles me ſont dedens le cueur fichees
En cent, & cent, non reparables breſches.

SONET.

Mon cueur, ſuyuant la cauſe de ma peine,
De moy s'eſlongne, & s'en fuit aupres d'elle,
Volant auec ſi prompte amoureuſe æſle,
Qu'il eſt lointain, autãt qu'elle eſt lointaine.
Mais, ce pendant mon eſprit qui ſe peine
De recueillir en ſoy force nouuelle,
Autant de morts dedens moy renouuelle,
Que de diſcours en ſa penſee vaine.
Dea, croy-ie donq' qu'en vie ie demeure
Eſtant ſans cueur? mais croy-ie que ie meure,
Sans que ie ſente en moy l'eſprit s'eſtaindre?
Las que ie ſois ou vif, ou mort, i'ignore:
Si ie ne ſuy (loing d'elle, que i'adore)
L'ombre d'un mort, qui ne ceſſe de plaindre.

SONET.

Vicieux peuple, o vil peuple ignorant,
Enflé du fiel du menſonger meſdire
Oy les durs mots, les plaints que ie ſouſpire,
Pour l'honneur ſaint que tu vas deuorant.
Le Ciel ſans ceſſe en ſa rondeur courant,
Rien, que douleur, en mon ame n'inſpire,
Pleuuant ſus moy les fleſches de ſon ire
Tant que touſiours ie languiſſe en mourant.
Tant ie me treuue à moy meſme enuieux,
Que tout clair iour ſoit obſcur à mes yeux,
Si i'ay penſé, malin, ce que tu penſes.
Mais ſi les cueurs de ma Dame & de moy,
Ne ſont tachez: tombe ce mal ſus toy
Meurtrier cruel de noz deux innocences.

SONET.

L'vn ſouz Venus ſes ans laſcifs recree:
L'autre ſe voye en yurante ambroſie,
Ou court apres ſa vile fantaſie,
Qui à la faim de l'or paſle eſt ſacree.
Celuy hauſsé d'ambition ſe cree
Dominateur, d'Afrique, Europe, Aſie,
Ceſtuy pouſsé de ſainte Poëſie
Tache à monter au prochain mont d'Aſcree:
Ah, que le ſort humain eſt inconſtant!

Sus celuy chet qui s'aſſeure content
La non par luy euitable ruine.
Ce n'eſt pourtant par ſort, mais par malice,
Que ma vertu reçoit le nom de vice:
Et qu'en ce lieu le faux, le vray ruine.

SONET.

Doit donq' [O Dieux] viure ſi longuement,
Ce grand Barbare, outrecuidé, qui penſe
Souz ſa ſuperbe & fiere contenance,
Faire trembler le plus ferme element?
Si du meſchant, menteur impudemment,
Vous ne prenez quelque amere vengeance,
Deuray-ie croire, excuſez mon offenſe,
Aux iuſtes loix de voſtre iugement?
Voir les hautains ſouz leur faiz ſuccomber,
Et de voz bras l'horrible feu tomber,
Pour foudroyer les enfans de la terre:
Puis voy ceſtuy, trop plus pernicieux,
Faire en deſpit de vous, & de voz cieux,
Au ſaint honneur de chaſteté la guerre.

SONET.

C'eſt or filé, ce marbre, ceſt yuoire,
Ces beaux œillets, dont l'Aurore ſe pare:
Et de ces deux Zaphirs la beauté rare,
Qui va pillant des trois graces la gloire:
Ne me pourront ſortir de la memoire,
Non, bien que moy de moy meſme i'eſgare:
Non, quant encor' le Nautonnier auare
M'aura paſsé en la region noire.
La preuue aſſez, ô Dame, l'vn teſmoigne:
Car, bien qu'en toy mon cueur de moy s'eſ-
loingne,
En moy de toy va croiſſant la penſee.
I'eſpere auſsi que le fleuue oublieux
En me voyant & la bouche, & les yeux,
Ne te rendra en mon ame effacee.

CHANTE AV MONT PARNASE PAR PHEbus, aux Muſes eterniſant, Antoine du Moulin.

*

L'eſprit du Ciel en terre deſcendu,
Pour trauaillant auec vous ſe dependre,
Ie voy noſtre air glorieuſement fendre
D'vn vol allaigre haultement eſtendu.
Ià le voyci aupres de nous rendu,
Pour de ma branche immortel chapeau prendre,
Pendant qu'en bas deſſus la ieune cendre,
Maint œil ſe void en triſtes pleurs fondu.
Sus donq', mettons le (O ſaint nombre de Sœurs)
Pour compenſer ſes louables labeurs,
Au rang heureux de ma ſauante troupe.
Et qui ſoit creu [diſoit Phebus aux Muſes]
Que par faueurs de voz graces infuſes
Il eſt viuant au Mont à double croupe.

IMMORTELLEMENT.

CHANT A SON LVTH.

Chãte, mon Luth, non la mortelle plainte,
Dont inſtrument, lis, ie me paſsionne,
Mais la beauté dont ma Deeſſe eſt peinte.
Chante & de toy, rien qu'elle ne reſonne,
Y employant la mieux parlante corde
Que touche Albert, ou que Saingelais ſonne
Laiſſe le ſon, que l'inique diſcorde
Te fit chanter, pleignant ma peine dure,
Et à ma voix vn plus doux chant accorde.
Chante ceſt or filé par la nature,
Pour enrichir de blons cheueux la teſte,
Qui pallit l'or de ſa riche coeffure.
Chante ce front, ce miel, ce ſiege honneſte,
Ou la vertu en maieſté reposé,
Et de l'aymer me point & amonneſte.
Chante le teint de celle blanche roſe,
Qui la beauté de toute fleur efface
Au plus beau iour du plus beau mois decloſe
Chante ces arcs, ſouz leſquelz Amour paſſe
Quand ſa douceur benigne ou rigueur fiere
De vie ou mort m'aſſeure, ou me menace.
Chante la graue & modeſte maniere
De ces beaux yeux, que le ſoleil honnore,
Comme allumant ſon feu en leur lumiere.

Chante ce pourpre & ce lait, qui colore
Vermeillement & l'vne & l'autre ioue,
raiſant de ſoy enuieuſe l'Aurore.
Chante ce nez delicat: mon Luth, loue
Les deux Rubis, & les perles pareilles,
Que l'Orient en ſa richeſſe auoue.
Chante ces deux impollues oreilles
Cloſes au mal, & non iamais fermees
Aux ſaints propoz des celeſtes merueilles.
Chante ces cent, & cent graces ſemees
parmy ce ris, ris chaſtement folatre,
Qui tient en moy cent torches allumees.
Chante ce col, la colonne d'albaſtre,
Soutenement du chef de mon Idole,
Qui me rend tout vainement idolatre.
Chante le droit, chante le gauche Pole:
Chante le pur de la voye lactee,
D'ou le penſer ſeulement me conſole.
Chante la main doctement vſitee
A te ſonner: admirable à eſcrire
L'inuention du rare eſprit dictee.
Ne chante point ce, que ie n'oſe dire:
Tout ce perfait, que l'honneſteté cele,
Que craintif i'ayme, & ſans eſpoir deſire.
Mais chante moy celle eſſence immortelle,
Qui pour tenter du ciel nouuelle trace,

Son æſle empenne,& ſon vol renouuelle.
Chante combien celle diuine grace
Gaigne ſus moy:& ſcet viuement peindre
L'amour au cueur,& le dueil en la face.
Si tu ne peux à la louenge atteindre,
Que la beauté merité de ma Dame,
Vueilles au moins ſi doucement te plaindre,
Qu'elle ayt pitié,triſte Luth,de ma flame.

ENIGME.

Subtile ſuis,& de telle beauté,
Qu'autre beauté ne peult eſtre congnue,
Que ie n'y ſoye en vne qualité.
En liberté ie veux eſtre tenue
Euidemment:car qui me veult contraindre,
Il perd & moy & l'obiect de ſa veue.
S'il penſe encor à ma ſubſtance attaindre,
Et me toucher,i'en pren telle vengeance,
que ie luy donne aſſez dequoy ſe plaindre.
Et l'œil du ciel en vain ſon influence
Coule ça bas,s'il ne ſe fait ſenſible
Des qualitez prinſes de mon eſſence.
Il eſt à l'homme à grand peine poſsible
Viure ſans moy:& ſi le fais diſſoudre,
S'il eſt de moy entierement paſsible.

Mon corps couuert d'vne legere poudre
Ne me ſcauroit auec ſoy arreſter:
Car ie le ſuis plus viſte que la foudre.
Qui, tant ſoit peu, me veult ſoliciter,
Il me peult voir en cholere incroyable
Les plus haults lieux en bas precipiter.
Mobile ſuis, ſans arreſt, variable,
Sans couleur, forme, ou certaine figure,
Et ſi ſuis veue en ma force admirable:
Ie viz de faire à mon contraire iniure,
Qui par ſa mort m'apporte tel encombre,
Qu'en fin la mort moy meſme i'en endure.
Or deuinez ſi ie ſuis corps ou ombre.

CHANT EN FAVEVR
de quelques excellens Poetes de ce Tems.

Soit que l'aſtre de la nuit
Tombe, ou que Phebus deuale,
Lon ſent par meſme interualle,
Que l'vne l'autre heure ſuit.
L'Eternel premier moteur
Mille fois, mille ans aſſemble,
D'eſquelz l'vn l'autre reſſemble:

L'ordre d'enhault eſt certain,
Guidé de diuine main:
Et ça bas tout eſt menteur,
Meſmement l'eſpoir humain.
Tel vaillammant ſe perdit
Soulz Troyenne victoire,
Eſperant que la memoire
Le prys de ſoy luy rendit,
Qui dedens ſon ſang noya
Sa vie, & l'eſpoir enſemble.
Telle ame encor de peur trẽble,
Combien qu'elle ſoit dehors
Du puſilanime corps
Qu'on chante, qui d'eſploya,
Ses bras contre les plus fors.
Heureux, puis que le ſeul loz
De nous apres nous demeure,
Et qu'il faut que l'homme meure,
Celuy, de qui n'eſt encloz
Le nom deſſouz le Tombeau.
Heureux, qui reſiſte contre
L'obſcur oubli: & rencontre
La faueur, les doctes vers
Des frons de laurier ouuers,
Qui le font luiſant, & beau,
Mort viure par l'vniuers.

Tenez vous doncq' asseurez
D'estre heureux, o vous, qui estes
Amis des sacrez poëtes:
Vous, qui Parnase honorez,
Voyes, o diuins Esprits,
Que desià sus vous redonde
Le miel de vostre faconde
Sus les Princes respandu,
Ou aux traiz d'Amour perdu:
Et le bruit de voz escrits
Est par ce monde estendu,
Ie voy la posterité
Qui prend en noz ans naissance,
Vous offrant pour recompense
L'honneur par vous merité,
Le doux fruit de voz trauaux
Soit cueilli en la louenge
Immortelle, qui vous venge
Des corbeaux iniurieux:
Et qui voz noms glorieux
Tire du peril des eaux
Du profond fleuue oublieux.
Le Ciel implacable, & fier,
D'vn œil enflamé regarde,
Lors que sa iuste ire il darde
Sus l'ingrat, sus le meurtrier,

De l'honneur & de vertu,
Gardez vous d'ingratitude,
N'eſprouuez la fleſche dure
Qui clot le chemin des cieux,
Et creue aux mortelz les yeux
Il eſt ià tout abatu
Qui eſt ennemy des Dieux.
Sus, non ingrats ſucceſſeurs,
Pouſſez d'vn à l'autre pole
Des traiz de voſtre parole
Les ſains preſtres de neuf ſoeurs,
Et leur Apollon Henry,
Qui d'vne egale balance
Poiſe la plume & la lance
Qui l'honneur deu va baillant:
Et au docte & au vaillant,
Et qui le ſiecle peri,
Siecle d'or, va recueillant.
Les dieux benins ont fait voir
En la fertile prouince
De tant digne & rare Prince,
L'accroiſſement du ſauoir.
Deuant l'vnique François
Auoit deſcouuert la courſe
De la cabaline ſource,
Dont ſon aage il arroſa,

Puis au ſaint Mont repoſa,
Ou, au langage François,
Plus riche æſle il compoſa.
Lors fut au ſacré palaiz
D'immortalité nommee
L'inuiſible renommee
De Meſſin de ſainct Gelaiz.
O que s'il vous fait iouir
De la douceur diſtillee
De ſa plume emmiellee,
Heureux ſiecle, qui auois
[Direz vous] le luth, la voix,
Qui ſe ſceurent faire ouir
Des oreilles de deux Rois.
Scæue ſi haut ſon, ſonna
S'us l'vne & l'autre riuiere,
Qu'auecques ſon mõt ſoruiere
La France s'en eſtonna:
Qui premier la courſe ha pris,
Par la louable carriere,
Laiſſant les autres derriere
[Que luy peult en murmurant
Nuire le vil ignorant?]
Premier emporte le pris.
Auquel tous vont aſpirant.
Voyez encores l'Amour,

Qui Heroiquement parle
Souz Heroet: voyez Carle,
Qui dort en l'heureux seiour
Du mont au double coupeau:
Voyez Heleine Gregoise,
Habillee à la Frãcoise,
Par Salel: oyez le chant,
Que ça, que là, va touchant
Le ieune docte Trepeau,
Qui se monstre en se cachant.
Des Masures soit loué,
Qui au bien imité style
Pour vn doublement Vergise
Des Muses est auoué.
Faites qu'à Marot heureux
Formant sa veine fluide
En Roy Hebrieu, ou Ouide
Les longs ans ne nuisent rien:
N'à Martin, qui ha fait sien
Le beau discours amoureux
Du disert Italien.
Ozera quelcun celer
L'hõneur de ta main, qui guide
L'immortalisante bride
Du cheual nouant par l'air
Ronsard? Tu t'es peu vanter

En Francois, fredons, liriques,
Prince des neuf Grecs antiques:
Pendant que le trait puiſſant
De l'aueugle esblouiſſant
Fit ſi bien bellay chanter
Son rameau verpaliſant.
Deà, que ne ſont immortelz
Ces vers, que ie veuil dependre,
Pour faire la gloire entendre
De mon ieune deſautelz,
Qui ha en ſes ieunes ans
Fait preuue tant honnoree
De ſa plume enamouree:
Et qui le tort ha remiz
Au front de ſes ennemis?
Sus, logez le au rang des grans,
Que le ciel luy ha promis.
Voicy, ma Muſe, voicy,
L'aſpre couſtumier martire,
Qui de ce chant me retire,
Pour chanter l'autré ſoucy:
Le doux ſoucy qui me ront
Le fil de toute autre trame,
Pour chanter, le trait, la flame,
Et les longs penſers ardens
Sans ceſſe en moy reſidens:

Mais ſi bien peints ſus mon front,
Qu'ilz ſont aſſez euidens.
Donq', m'amie, retournons
A mes peines languiſſantes,
Et ſus ælles puiſſantes
Laiſſons voler les beaux noms
Grauez indeleblement
En non periſſable ouurage:
Et m'emplume le courage
De telle legereté,
Que mon labeur ſoit porté,
Au ſuperbe firmament
De leur immortalité.

AMOVR IMMORTELLE.

FIN.

SONET AV LECTEVR.

Ie n'ay encor de la ſainte eau ſceu boire
Deſſoubz le pied du prompt cheual des cieux:
Ny le doux ſonge ha repeu mes deux yeux
Au double mont, des filles de Memoire,
M'ais i'oſe bien ſoit ma honte, ou ma gloire,
Me confeſſer du grand vainqueur des Dieux
[Des ieunes cueurs le ſoucy gracieux]
Eſtre vaincu en ſuperbe victoire.
C'eſt doncq' d'amour la poizon aigre douce,
Qui en fureur poetique me pouſſe,
Pour conſacrer mes vers ſus ſon autel.
Pourroy ie auſsi ſus vn eſle plus forte,
Que celle la que le petit Dieu porte,
Hauſſer mon vol louable & immortel?

GVLIELMI ALTARII
iuris ac iuſticiæ ſtudioſi ad
Authorem.

EPIGRAMMA.

Te tibi ſubripuit doctum, tam docta puella,
Vt (ſi qua eſt) flammis digna ſit illa tuis:
Adſit cui probitas, ſapientia gratia forma,
Quam Muſæ eſſe ſuam, quam Charites cupiant.
Hanc bene ſanus amas, quis te culpabit amantem?
Non tamen vt ſtultum vulgus amare ſolet:
Nam quos non Pallas, non horreat Artemis ignes,
Flebibus celebras alter Apollo ſonis.
Ergo ſanctus amor quis ſit, te, Calia, vate
Nouerit: & cœlo quæ patre nata Venus.

NON OTIOSVS IN OTIO.

SONET PAR LE MESME,

A la Sone.

Plus hault encor que du preſtre de Thrace
Ne babilloit la Tortue ſonante:
Ou des Thebains la Lyre reſonante,
Iuſques icy Lyre premiere en grace.
Et que la Harpe au Calabrois Horace,
Et que la voix du Thuſcan gemiſſante,
Et que la Muſe aupres du Loir naiſſante
Suyuant des vieux la glorieuſe trace:
Sone, tu ois ſonner le Luth heureux,
Luth enchanteur de ce docte amoureux
Qui aux diſcours de ſes paſſions erre,
Luiſant vers toy, mais bien par tout le mõde,
La grand' clarté de ceſte eſtoile blonde,
Qui le quart ciel fait ialoux de la terre.

TRAVAIL EN REPOS.